



Julie LE GAC, *Vaincre sans gloire. Le Corps expéditionnaire français en Italie (novembre 1942-juillet 1944)*

Paris, Les Belles-Lettres /ministère de la défense-DMPA, 2013

Yannick Ripa



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/11966>

DOI : 10.4000/clio.11966

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2014

Pagination : 294-296

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Yannick Ripa, « Julie LE GAC, *Vaincre sans gloire. Le Corps expéditionnaire français en Italie (novembre 1942-juillet 1944)* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 39 | 2014, mis en ligne le 01 juin 2014, consulté le 21 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/11966> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.11966>

Ce document a été généré automatiquement le 21 décembre 2020.

Tous droits réservés

Julie LE GAC, *Vaincre sans gloire. Le Corps expéditionnaire français en Italie (novembre 1942-juillet 1944)*

Paris, Les Belles-Lettres /ministère de la défense-DMPA, 2013

Yannick Ripa

RÉFÉRENCE

Julie LE GAC, *Vaincre sans gloire. Le Corps expéditionnaire français en Italie (novembre 1942-juillet 1944)*, Paris, Les Belles-Lettres /ministère de la défense-DMPA, 2013, 613 p.

- 1 Dans l'avalanche de publications sur la Première Guerre mondiale suscitées par son centenaire, nombre évoqueront certainement Verdun, mais qui se souvient que le second conflit mondial eut aussi son Verdun ? Ainsi fut surnommée, en raison de son semblable « déluge de feu massif et terrifiant », la longue bataille de Monte Cassino, centrée sur son monastère, devenu selon les nazis, l'emblème de la culture européenne.
- 2 Si cet ouvrage, extrêmement riche, offre « l'anatomie de la bataille », suit le mouvement des troupes le long de la ligne Gustav, après leur débarquement à Naples en novembre 1943, il ne se contente pas d'analyser finement l'aspect militaire ; il s'intéresse, aussi près que les sources le permettent, aux hommes mais aussi aux femmes, militaires ou civil-e-s, pris dans les rets de cette stratégie.
- 3 Le premier mérite de cet ouvrage, issu d'une thèse (sous la direction d'Olivier Wieviorka) qu'on aurait en d'autres temps aisément qualifiée d'État, est de rafraichir les mémoires en montrant les analogies entre ces deux sanglantes opérations, mais aussi, au-delà de l'importance de la victoire des Alliés – l'ouverture en juin 1944 de la route vers Rome –, de souligner sa valeur politique et symbolique : pour la première fois depuis la défaite de 1940, le drapeau tricolore se déploie en Europe sur un terrain militaire, réinsérant la France républicaine dans le camp des nations en lutte contre les totalitarismes. Il est brandi par le Corps expéditionnaire français, sous le

commandement du général Juin. L'absence d'un véritable vivier de recrutement en Afrique, où il est créé en novembre 1942, a conduit à un assemblage maigre et hétéroclite de soldats, que les autorités espèrent souder par une commune lutte. Se retrouvent ainsi des membres des Forces françaises libres, d'anciens cadres de Vichy qui ont difficilement rompu avec leur fidélité pétainiste sous la pression « de l'extérieur afin que l'armée de reconquête soit celle du peuple français », des évadés politiques de l'Espagne franquiste, des Français des colonies et des « indigènes » de l'Empire, dont la motivation première est d'ordre financier. Julie Le Gac montre habilement que cette volonté de cohésion cache, outre bien des dissensions, les préjugés des autorités militaires sur la définition normative de la virilité, blanche s'entend. Malgré leur indéniable valeur dans l'« âpre et destructive guerre de position », les « goumiers » demeurent à leurs yeux des soldats imparfaits qui, comme tels, ne sauraient se substituer aux Européens. Cette vision racialisante est poussée à l'extrême puisqu'elle distingue chez ces combattants-là des qualités et des défauts innés selon leur appartenance ethnique ; ainsi, pour le général Dody les habitants de la Medina de Meknès ne constituent qu'un « apport insignifiant et indésirable d'éléments peu combattifs », contrairement à quelques « tribus de montagnes très frustres, mais qui, du fait de leur rusticité, sont surtout aptes à servir de réservoir d'effectifs pour les forces supplétives ». L'application de cette « idéologie des races martiales » identifie parfois des guerriers de valeur, mais cet atavisme implique aussi un rapport spécifique à la violence, hors des codes de guerre des nations dites civilisées. Cette lecture est bientôt partagée par les Italiens qui craignent aussitôt ces libérateurs et devinent en eux une virilité barbare. L'historienne montre avec brio qu'au sein du CEF ces représentations n'ont pas résisté à l'épreuve du feu : elle constate que, tandis que « la mobilisation des cœurs a échoué » en raison des différends profonds entre colons et colonisés, un esprit de corps naît ensuite de l'horreur des combats et face à des pertes considérables, liées en partie à l'inexpérience de ces troupes et au « désir d'impressionner les Alliés », d'où « des décisions prématurées et des prises de risque inconsidérées ». Cette fraternité tente de calmer les peurs et de pallier la solitude éprouvée par les combattants alors qu'« ils vivent en collectivité et que leur intimité se réduit comme une peau de chagrin » ; cette solidarité n'empêche pas certains de sombrer dans la névrose de guerre que les médecins du CEF semblent ignorer, ne tirant aucune leçon du premier conflit mondial qui avait reconnu l'existence de ces pathologies mentales. L'armée française se montre plus attentive aux frustrations sexuelles des soldats, persuadée que « les indigènes sont habités de besoins irrépressibles » et ouvre des bordels de campagne à la demande du général Juin en janvier 1944.

- 4 Les souffrances endurées et partagées permettent donc de dépasser les différences ethniques – notamment entre Arabes et Berbères –, les divers statuts et même les frontières de genre. Faute d'un nombre suffisant d'hommes, des femmes ont en effet été requises par le général Merlin, malgré bien des réticences. Comme les Munitonnettes de la Grande Guerre, ces 3 000 volontaires sont infantilisées par leur surnom de Merlinettes. Secrétaires dans les services d'état-major, téléphonistes des transmissions, infirmières ou conductrices sanitaires, elles ne sont pas au combat, elles ne peuvent l'être car le champ de bataille est le domaine des hommes et le port des armes un monopole masculin. D'où l'émoi des troupes lors du décès de l'une d'elles : sa mort est perçue comme le résultat dramatique d'une transgression majeure du genre.
- 5 Néanmoins, la dureté et la durée de la bataille de Monte Cassino fissurent la cohésion du CEF et son unité patriotique : les « corps à corps silencieux et assassins » dissolvent

le sens idéologique de la lutte, le transforment en sacrifice absurde aux yeux de ceux qui se battent pour des principes dont ils sont eux-mêmes exclus. Ce désenchantement participe-t-il aux exactions qui ternissent l'action du CEF ? Julie Le Gac n'établit pas ce lien, mais indique combien les représentations de la virilité des indigènes permirent aisément de leur attribuer les violences sexuelles qui accompagnèrent la victoire finale. Ces forces du CEF sont accusées à la fin de mai 1944 d'avoir agi en « barbares » à l'égard des civils sans défense, ce dont témoigne le personnel médical des centres de réfugiés. Les femmes, plus que les hommes, sont victimes de ces agissements : de nombreux viols sont alors perpétrés contre elles. Ils sont reconnus traumatisants non seulement pour les victimes mais aussi pour la population dans son ensemble qui se sent salie dans son honneur, dont le corps féminin est ainsi le dépositaire. Il en résulte aussi sur le plan diplomatique de vives tensions et les Allemands tirent partie de ces méfaits pour pourfendre la gestion anglo-américaine, « une banqueroute alliée ». Par ailleurs, désigner ces violences par le terme « atrocités » impose le rapprochement, volontairement troublant, avec le comportement des Allemands lors de l'invasion de la Belgique et de la France du Nord en 1914. La gloire de la victoire échappe au CEF. La raison d'État parachève cette triste fin : à l'été 1944, au nom de la « stratégie internationale et de [la] politique nationale », le CEF est dissous ; paradoxalement, rappelle l'auteure de cette remarquable étude, se dessine au même moment, l'image d'Épinal d'une France qui doit sa libération à ses colonies...

AUTEURS

YANNICK RIPA

Université Paris 8